

BIBLIOGRAPHIE

Autour du symbolisme liturgique et scripturaire

Connaissance symbolique et intelligence des Écritures

En France comme en Angleterre et dans les pays d'expression germanique, nous assistons depuis une dizaine d'années à une floraison surprenante et étonnamment variée d'essais théoriques sur l'intelligence spirituelle de l'Écriture et les problèmes qu'elle soulève¹. Et parallèlement les tentatives se multiplient qui prétendent renouveler cette intelligence. CLAUDEL y emploie depuis quelque vingt ans sa féconde vieillesse, et si les principes de son herméneutique comme l'anathème qu'il lance en chaque occasion contre l'exégèse littérale sont pour le moins discutables, on ne peut nier qu'il ait rendu à beaucoup de nos contemporains le goût de la Parole de Dieu².

Pour nous guider parmi cette végétation luxuriante — et qui n'est même que jeunes pousses mal différenciées où les parasites s'accrochent nombreux aux germes de belle venue — M. le chanoine COPPENS s'est proposé de tracer quelques pistes. L'ampleur de l'information, la précision, peut-être excessive, des distinctions, le choix d'un vocabulaire rigoureux, font de la mince plaquette qui reprend et corrige une série d'articles parus dans la *Nouvelle Revue Théologique* un instrument de travail indispensable. Une question est posée que le progrès même de l'exégèse, le retour aux sources chrétiennes antérieures aux grandes systématisations de l'Occident médiéval et moderne, comme les courants les plus notables de la pensée contemporaine rendent aiguë. Qu'il y ait là un appel de l'Esprit pour répondre, par une connaissance renouvelée et plus savoureuse du donné révélé au travers de l'Écriture, aux besoins présents des âmes ne semble pas niabile.

1. On en trouvera une liste impressionnante et qui n'est pourtant pas exhaustive dans J. COPPENS, *Les harmonies des deux testaments*, Castermann, 1949, pp. 33-34, n. 1.

2. Voir tout récemment, *Emmaüs*, N. R. F., 1949.

Tous ceux qui ont charge de distribuer la Parole de Dieu se doivent d'y être attentifs, mais pour l'instant nous nous sentons encore bien démunis pour répondre à cet appel. Quatre ou cinq siècles de conceptualisme effréné et de logique intempérante ont laissé s'atrophier gravement d'autres modes de connaissance, compléments indispensables pour l'homme de l'activité rationnelle. Au vrai, la connaissance humaine semble bien pour l'essentiel procéder par mode symbolique : ce ne sont pas seulement les moyens d'expression verbaux, plastiques ou musicaux qui requièrent l'exercice de cette activité symbolique; la prise de conscience du réel, celle même du moi et de ses opérations les plus spirituelles, se fait selon cette loi d'incarnation, la loi de la nature humaine, que notre intelligence procède en saisissant une *signification*; elle est tout entière sous l'emprise du *signe*. Mais l'Occident, fasciné par la splendide construction de l'*Organon* aristotélicien, a négligé l'élaboration d'une « logique » du signe, ou plutôt il a négligé le signe — et par-delà le signe encore trop rationnel, le symbole qui s'adresse à toutes les puissances de l'être — pour une logique opérationnelle dont le formalisme, fécond au plan de la technique, tourne rapidement court au plan de la science dont il prétend fournir les lois.

Ces considérations s'imposent devant quelques-uns des travaux les plus importants qu'a suscités l'effort pour une intelligence plus pleine des Écritures³. Le volume que le P. DE LUBAC vient de consacrer à Origène⁴ mérite une attention particulière. Œuvre d'un homme qui connaît mieux que quiconque la pensée chrétienne de l'âge patristique et ses prolongements dans les chrétientés latines, il dépasse ce qu'annonce son titre. Origène est depuis dix-sept siècles un signe de contradiction, et nous commençons seulement à redécouvrir ses perspectives authentiques comme ses véritables dimensions. Or il fut avant tout l'interprète des Écritures, l'homme de l'Église qui, au milieu de l'assemblée des fidèles, rompt le pain de la Parole de Dieu. Nous avons trop oublié dans quelles conditions : après deux siècles l'heure était venue pour l'Église, dans ce milieu alexandrin si ardemment intellectuel, mais pénétré par les influences de la gnose et par le judaïsme, de prendre conscience de l'originalité de son message, face aux constructions gnostiques qui dissolvaient la réalité

3. Il faut citer d'abord : L. BOUYER, *Liturgie et exégèse spirituelle* (La Maison-Dieu, 7). — D. CHARLIER, *La lecture sapientielle de la Bible* (La Maison-Dieu, 12); cf. du même divers articles dans *Esprit et Vie*, 1948-1949.

4. *Histoire et Esprit. L'intelligence spirituelle de l'Écriture d'après Origène*, Aubier, 1950.

de l'histoire et la densité du réel, face également au littéralisme juif enfermé dans des prescriptions légales, dont il avait oublié la signification spirituelle. Le Christ n'était pas seulement l'« accomplissement », comme l'avait si magnifiquement exposé Irénée; — plus sensible peut-être qu'Origène à la valeur de l'histoire et au sens du développement, — il est aussi l'Esprit (II Cor., III, 17) qui transfigure la Loi et lui restitue ses intentions profondes. Aussi pour le chrétien la Bible n'est pas seulement le trésor de l'histoire sainte et des préparations, la révélation du « dessein de Dieu »; Moïse et Élie, la Loi et les Prophètes sont en la compagnie du Christ sur la montagne de la Transfiguration, eux-mêmes transfigurés par son éclat et restitués à eux-mêmes. Que les techniques dont disposait Origène pour élaborer cette œuvre indispensable d'intelligence chrétienne de l'Écriture sainte soient désuètes, nul ne le conteste, hormis un poète comme Claudel, dont la vocation est de transmuier le verbe, au plan même du verbe et donc de l'image sonore, voire du calembour. Mais l'entreprise d'Origène s'impose toujours à nous : si l'Église s'est progressivement donné une explicitation de sa foi, cette explicitation conceptuelle, sauvegarde indispensable de l'authenticité de la foi et à ce titre impérieusement défendue par le magistère, — car seule la pensée conceptuelle est rigoureusement communicable, — cette explicitation apparaît de plus en plus défaillante pour la mission d'évangélisation, tant à l'égard des Occidentaux d'aujourd'hui, passés de l'univers du « logos » à celui de la « praxis », qu'à celui des civilisations qui veulent demeurer étrangères à la logique occidentale du concept.

La conclusion du P. de Lubac est à la fois le manifeste et la charte de cette exigence; à ce titre, on ne saurait trop la méditer. Mais l'œuvre reste à faire et il faut déplorer la lenteur des théologiens catholiques à l'entreprendre⁵. Pour beaucoup, le volume de S. DE DIETRICH⁶ a été l'occasion de découvrir la signification théologique de la Bible. L'auteur ne cachait pas ce qu'elle devait à l'un de ses maîtres, W. VISCHER, qui dès longtemps s'attachait à restituer cette lecture chrétienne de l'Ancien Testament. Des trois volumes allemands qui témoignent de cet effort, le premier est enfin paru en traduction française⁷. Les perspectives de l'auteur entendent rester celles des grands réformateurs, et notamment de Calvin; à leur suite il majore peut-être les données de l'Ancien Testament, et en tout cas restreint la possession actuelle de l'hé-

5. En France l'un des pionniers est le P. Férét, dont l'enseignement n'a malheureusement été jusqu'ici que trop fragmentairement fixé.

6. *Le dessein de Dieu*, Delachaux.

7. W. VISCHER, *La loi ou les cinq Livres de Moïse*, Delachaux, 1949.

ritage et du royaume assurée par le Christ à son Église. « L'Ancien Testament nous dit ce qu'est le Christ, le Nouveau Testament qui est le Christ », formule bien frappée et digne d'Origène, mais le grand alexandrin avait un sens plus assuré de la nouveauté radicale inaugurée par le Seigneur qui est l'Esprit et de la venue du Royaume dans l'Église, venue voilée sans doute, inchoative, mais néanmoins réelle.

Autrement satisfaisant à nos yeux, malgré les imprécisions et les glissements auxquels se complaît l'esprit britannique, l'essai théologique du P. A. HEBERT qui vient également d'être traduit⁸. C'est toute une théologie biblique de l'Église qui recoupe en bien des points les beaux travaux de M. le chanoine Cerfaux et met en valeur cette réalité trop oubliée que l'Église est l'Israël de Dieu, la vraie Jérusalem où le Christ a établi son trône et dont il est lui-même le Temple. Un volume plus récent⁹ précise la valeur permanente de l'Ancien Testament, qui peut sembler parfois ici s'évanouir, comme chez Origène, dans la lumière de l'Accomplissement. Il est indubitablement plus aisé à des réformés ou à des anglicans de tenter ces synthèses théologiques. L'accueil qu'elles reçoivent dans les milieux catholiques, en même temps qu'il témoigne de la convergence de plus en plus nette sur des valeurs communes, marque combien cette faim de la Parole de Dieu est ardente. La « lecture sapientielle » à laquelle invitait naguère D. CHARLIER¹⁰ est le prélude indispensable. C'est en retrouvant la familiarité avec le monde des Écritures et le jeu des symboles dans lesquels se meut la pensée sémitique, que prédicateurs et pasteurs réapprendront une intelligence dont nos contemporains sont d'autant plus avides que la croissance de l'univers technique — ce que nous appelions plus haut l'univers de la « praxis » — suscite comme un besoin biologique cette libre disposition, ce jeu royal des valeurs symboliques du réel, gage de la liberté des enfants de Dieu. Jeu exigeant et qui doit demeurer sous le contrôle de l'activité rationnelle, seule garantie d'une saisie authentique du réel, jeu nécessaire à qui veut avoir accès non seulement à la réalité présente, mais au dessein de Dieu figuré dans l'histoire sainte et accompli dans le Christ à qui toutes les Écritures rendent témoignage.

I.-H. DALMAIS.

8. A.-G. HÉBERT, *Le trône de David*, Aubier, 1950.

9. A.-G. HÉBERT, *The authority of the Old Testament*, Faber, Londres, 1947.

10. Cf. *La Maison-Dieu*, 12.